



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DES GRAVURES JOINTES AU JOURNAL.

Chapeau en paille d'Italie, des magasins de Mme Seuriot, rue Monsigny, n. 1. Canecou en mousseline brodée, des magasins de la Belle Anglaise, rue de la Paix, n. 20.

PLANCHE DE CHAPEAUX. — *Coiffure en gaze, jetée en bonnet, par Croisat, rue de l'Odéon, n. 33. Chapeau en crêpe, orné de muguets, des magasins de Mme Arundel, rue de Ménars, n. 8. Capote en gros de Naples. Chemise d'homme, plis du dos, montée sur une seule pièce, façon nouvelle de Mme Dien, rue des Petits-Augustins, n. 26.*

MODES.

Pour le jeune monde qui aime la danse, la musique et les causeries ombragées de vertes feuillées, les bals du Ranelagh, ceux de Sceaux, les fêtes *extraordinaires* de Tivoli, les concerts des Champs-Élysées, voire même ceux du Jardin Turc, sont autant de points de mire pour lesquels on prépare les fleurs qu'on place sous son chapeau, en guise de nœuds de ruban, et les riches ceintures brodées, ouvragées, nuancées, qui sont aujourd'hui l'ornement indispensable de toutes les toilettes. Il n'est pas maintenant de petits mérites, de modestes beautés, qui n'aient droit à arborer scru-

puleusement les caprices de la mode. La fraîche et jolie fille qui vient de quitter son comptoir n'hésite pas à placer sur sa tête le chapeau semblable à celui que porte l'opulente duchesse qui va monter dans sa calèche doublée de soie, à bouquets peints ou brodés en toutes couleurs; car il n'y a plus de distinction dans les costumes, et partout on peut trouver un joli modèle, une invention gracieuse, une parure bien entendue.

Aussi, depuis que les grandes fêtes de l'hiver sont suspendues et que la chaleur étouffante des théâtres en éloigne une partie du monde élégant, c'est dans les promenades et dans les lieux de réunion que nous avons cités, qu'il faut chercher ces modèles de toilettes que notre burin

s'efforce de varier. Bien qu'on nous ait fait quelquefois le reproche de donner un genre trop élégant à nos modèles, nous ne nous sommes jamais départis du type de la mode *vraie* et *exacte*. Seulement nous reproduisons les accessoires qu'elle invente et résumons ses caprices dans nos gravures : libre aux femmes qui les consultent d'ôter ou d'ajouter selon leurs goûts ou leurs habitudes. Nous leur laissons ainsi toutes les chances du luxe et de la simplicité. Il en est de même dans les descriptions des *ensembles de toilettes*, qui doivent inspirer des idées plutôt que les prescrire.

ENSEMBLES DE TOILETTES. — Une redingote en organdi brodé au plumetis : sur les deux côtés du jupon étaient des guirlandes d'œillets disposées en brandebourgs, et diminuant graduellement vers la ceinture ; chaque guirlande était séparée par un intervalle de trois doigts ; les deux côtés se réunissaient par un nœud de ruban de taffetas rose glacé en blanc. Une pélerine, entourée d'une même broderie, ainsi que son collet carré, était garnie d'une haute dentelle. Les manches larges, froncées au poignet, et retenues sous un ruban noué en guise de bracelet. Un chapeau en paille de riz, orné d'une grosse rose mousseuse sur la passe, et en dessous de la passe, des boutons de roses mousseuses tombant de chaque côté des joues. Des bottines de pou-de-soie gris et des gants gris-perle.

— Une robe en organdi, brodée d'un semé de pois en laine de toutes couleurs. Corsage en gerbe par devant et uni sur le dos. Mantille formée d'une double rangée de dentelles, et arrêtée sur les épaules par des nœuds de page en rubans écossais, dont les nuances étaient assorties à celles de la robe. Une large ceinture en ruban écossais, nouée sur le côté et tombant jusqu'aux genoux. Manches courtes à doubles sabots. L'intervalle des deux bouffans de la manche était marqué par un ruban. Pour coiffure, des nœuds

écossais placés en *touffes* de chaque côté des joues, et au milieu de la natte, placée assez en arrière, quelques coques de ruban. Une écharpe et des mitaines en dentelle blanche. Cette toilette était destinée à un bal de *château*.

— Une robe en pékin, couleur écrue, semé de bouquets de bleuets et d'épis. Corsage juste, exécuté avec une grâce infinie par M^{me} Barra, couturière. Ce corsage qui, par sa coupe et la disposition de ses biais, dessine parfaitement la taille, est très-avantageux aux belles tailles. La robe que nous citons avait huit lés de largeur ; les plis du jupon à doubles crevés. Les manches longues, larges, et ayant les plis retenus sous trois pointes au haut de l'épaule. Autour du cou, un petit plissé en point d'Angleterre. Un chapeau en paille d'Italie, orné de trois plumes paille.

— Une robe en foulard vert clair, à dessins bruns et blancs. Canezon en mousseline, couvert de broderies formant des branches entrelacées, et garni de dentelles. Capote en organdi, doublée en gaze rose et bordée d'un voile de dentelle. Ceinture verte brochée en blanc et brun. Bottines de satin noir.

FAÇONS DE ROBES. — Les robes se portent excessivement longues ; elles doivent couvrir les talons. Les ourlets ont tout au plus un demi-quart de hauteur.

— On fait des redingotes dont l'ouverture du devant est disposée de manière à se trouver sur le côté. Ces redingotes sont d'ordinaire assez habillées pour se nouer par des rubans ou être garnies de dentelles, qui indiquent la place où elles sont ouvertes.

— Les manches restent toujours très-larges en haut ; mais, depuis le coude jusqu'au poignet, les façons varient. On en voit de larges, de collantes, d'autres ayant des plis marqués et retenus par trois ou quatre poignets placés à un doigt de distance. Sur les robes d'étoffes, on en voit aussi qui ont des petits nœuds de

ruban depuis la saignée jusqu'au bas.

— Les pèlerines sont presque toutes rondes ; on en fait beaucoup sans second collet , à cause de la grandeur des collets de mousseline brodée qui les couvrent en grande partie.

— Aux redingotes , on voit beaucoup de dos froncés , et même à quelques robes.

— Beaucoup de corsages unis se font en biais , avec une couture sous la gorge.

— On fait des corsages montans entièrement plissés ; les plis sont marqués et retenus par de petits poignets qui les évasent et les rapprochent , selon la taille. Ces poignets , qui prennent de l'entour-nure des épaules , s'arrêtent de chaque côté de la poitrine , de manière à laisser le milieu du corsage uni ; ils descendent ainsi et forment échelle jusqu'au bas de la ceinture où ils sont réunis.

Marie de Brabant ,

CHRONIQUE DU TREIZIÈME SIÈCLE.

I.

Aucun bruit ne se faisait entendre dans la Cité , et surtout aux alentours du palais , dont la noire façade et les antiques tourelles se dessinaient sur la terre éclairée par les pâles rayons de la lune , et formaient mille ombres bizarres et fantastiques. Tout habitant de la ville qui eût passé à cette heure devant la demeure royale eût deviné , à la voir si triste et si silencieuse , que le roi et une partie de la cour étaient réunis à Vincennes. Cependant une vive lumière se reproduisit sur le vitrage coloré de plusieurs fenêtres du premier étage où était situé l'appartement de la reine. Dans le même moment , l'une de ces fenêtres s'ouvrit et une femme parut sur le balcon ; sa taille était élégante et bien prise , et son visage jeune et gracieux ; elle portait un chapel de velours noir , auquel était attaché un petit

voile de dentelle ; ses cheveux longs et tressés s'agitaient doucement sur ses épaules au moindre souffle du vent , et sa robe de soie bleue , traînante , décolletée et doublée d'hermine , avait des manches amples , longues et tombant jusqu'à ses pieds.

Elle regarda long-tems du côté droit de la Cité , mais ne voyant arriver personne , elle referma la croisée et revint s'asseoir près d'une dame occupée dans une des parties de la salle ; cette dernière paraissait aussi jeune et presque aussi jolie que sa compagne. Elle feuilletait un gros livre posé sur une table , et , à l'approche de la reine , qui se pencha vers elle et entre-laga entre ses doigts blancs ses cheveux courts et bouclés , à moitié cachés par un petit bonnet de velours orné de perles , elle sourit , et l'épouse adorée du roi , la fille chérie de Henri de Brabant , tendit les bras à Blanche d'Artois qui sentit palpiter le cœur de Marie , ce cœur aimant , plein d'avenir et de jeunesse.

Les deux chaînes d'or de la favorite s'agitèrent sur sa simarre violette et sans manches , et ce léger bruit fit tressaillir les deux dames qui étaient peu habituées à la solitude. Tout-à-coup l'on frappa à la porte de l'appartement. « C'est sans doute Adenez le Roi * , » dit Marie , car je lui ai fait dire de venir ce soir pour nous entretenir ensemble de son nouveau poème ; mais un valet entra et annonça le prince Louis , fils aîné du roi et de sa première femme Isabelle d'Aragon.

« Je vous croyais à Vincennes , lui dit Blanche d'Artois.

— Nenni , belle dame , lui répondit-il , j'ai laissé partir mon père et ses fidèles barons , et suis resté ici pour vous et pour l'amour de messire de la Brosse.

* Ménestrel de la cour de Henri I^{er} , duc de Brabant , il passa à celle de France avec Marie , et composa le roman de *Cléomadès* , qu'on regarde comme l'un de ses meilleurs ouvrages. La reine et Blanche lui en tracèrent le plan. Le Roi est un titre qu'on lui donnait comme au plus grand poète de ce tems.

— Il paraît que le chambellan vous a beaucoup pris en tendresse, demanda Marie de Brabant.

— Il me montre quelque intérêt, Dieu veuille le maintenir dans d'aussi favorables dispositions!

— L'amitié d'un homme de si peu de naissance ne doit point vous honorer, ajouta Blanche.

— Quand il possède une ame au-dessus de son rang, il a droit au respect de tout seigneur, » répliqua la reine d'une voix mal assurée, mais afin d'excuser de quelque façon que ce fût la faiblesse de Philippe pour son ancien barbier; puis elle changea subitement de sujet de conversation.

La belle Agnès viendra demain à la cour, je l'affectionne beaucoup, c'est une princesse spirituelle et gracieuse; mais je crois que messire Louis ne l'aime plus depuis qu'elle est promise au jeune duc de Bourgogne.

Le prince soupira et dit: « Quelles misères sont attachées aux grandeurs! les princes sont les premiers esclaves du royaume, je voudrais être né dans une chaumière et vivre éloigné de la cour!

— Avez-vous envie d'aller vous réfugier aux Cordeliers de Paris, reprit Blanche malignement, vous destiné au trône de France et Louis dixième du nom.

— Je ne sais ce que le sort me réserve, mais alors la princesse Agnès serait peut-être autre chose que duchesse de Bourgogne.

— Avec une dispense ou une excommunication du pape, mon beau sire.

— On a vu des rois braver les censures de Rome, dit le jeune prince avec indifférence.

— Oui, mais ils ne le firent pas longtemps impunément. »

Louis s'approcha de la fille du duc de Brabant, et ayant mis un genou en terre, la reine lui donna sa main à baiser; dans le même moment une lampe qui était suspendue au plafond s'en détacha, et après avoir tourné quelques minutes au-des-

sus de la tête du prince, elle tomba lourdement sur le parquet; tous les trois se regardèrent en silence.

La lampe qui s'éteignait graduellement jetait sur le mur des lueurs pâles et vacillantes.

La comtesse d'Artois fit un effort pour parler, mais ses paroles expirèrent sur ses lèvres, et ce fut le fils de Philippe III qui parvint le premier à se rendre maître de ses impressions.

« J'ignore ce qui nous arrivera, dit-il en quittant la reine, mais je crois que ce ne sera rien de bon.

— Dieu sauve mon ame, reprit Marie, quelqu'un de nous périra! »

Lorsque le prince fut parti, elle alla sur la terrasse s'abandonner à de mélancoliques rêveries; mais elle éprouva une émotion bien plus profonde, lorsque, penchée sur la balustrade, elle vit un homme passer le long des murs du palais et qu'elle le reconnut pour son mortel ennemi, Pierre de la Brosse.

II.

Pierre de la Brosse, homme d'une famille obscure, Tourangeau de naissance et barbier de Philippe sous le saint roi, s'était tellement insinué dans l'esprit de ce prince, que lorsqu'il monta sur le trône, il le fit chambellan et bientôt après premier ministre; mais un pouvoir balançait le sien dans le cœur du monarque, et il avait à lutter contre les charmes de Marie, qui était entourée du prestige des grâces et des talens. Dès lors il résolut de la perdre et de renverser le seul obstacle qui s'opposât à ses désirs, et pour satisfaire sa haine et son ambition, il ne calcula pas les victimes.

Le prince Louis, dont nous avons parlé tout-à-l'heure, venait de mourir; on disait qu'il avait été lâchement empoisonné: un homme accusait une femme d'avoir commis cet horrible crime; l'accusateur était Pierre de la Brosse; l'accusée, Marie de Brabant.

En entendant cette accusation, le roi troublé, flottant entre la confiance que lui inspire son ministre et l'amour qu'il ressent pour Marie, fait appeler l'infortunée reine, la menace du dernier supplice si elle est coupable de cette infamie, et lui permet de prendre pour son chevalier et défenseur le duc de Brabant, qui avait offert de prouver l'innocence de sa sœur en combattant en champ clos avec un des affidés ou complices de l'accusateur.

Les deux champions sont en présence, la reine attend avec anxiété la fin du combat, elle suit tous les mouvemens des adversaires et compte tous les coups qui sont portés; elle tremble comme si réellement elle était criminelle, et la pâleur de son front semble indiquer le trouble et les remords; mais les apparences sont trompeuses, et Dieu seul peut pénétrer dans les profonds replis du cœur!... Déjà des cris de joie se font entendre, le ciel s'est prononcé en faveur de Marie, le duc est vainqueur, la reine triomphe et ses ennemis sont confondus. Mais l'implacable La Brosse appelle du jugement de Dieu, il dit que Marie doit son salut au courage du Brabançon, et que dans un siècle où la superstition ne devait plus exister dans les mœurs, un coup d'épée ne devait pas laver d'un crime. Que de fois l'innocence a succombé devant ces épreuves équivoques!

III.

Il existe encore à Nivelles un vieux clocher en ruines, ouvert à tous les vents et servant de refuge aux oiseaux de nuit, dont les lugubres cris se font entendre au loin; l'entrée en est fermée par des pierres, de la mousse et des ronces, qui semblent indiquer au voyageur que ce lieu est impénétrable et que la curiosité humaine doit s'arrêter là! C'est dans ce mystérieux asile qu'au 13^{me} siècle une béguine, se disant favorisée du don de prophétie, se mêlait de prédire l'avenir

aux mortels crédules qui la consultaient. Un soir que la nuit était plus sombre qu'à l'ordinaire, le cri des hiboux plus menaçant et plus plaintif, et que les vents mêlaient leur sauvage harmonie à la voix de la nature en deuil, elle méditait sur les événemens qui venaient de se passer à la cour, sur les passions qui fermentaient dans le cœur des grands et sur les crimes qui s'y commettaient, se faisant elle-même illusion sur ses pensées et prenant des inductions pour des réalités. Elle vit un homme à cheval se diriger vers sa demeure; déjà le bruit de ses pas retentit dans l'étroit et obscur escalier qui conduit au sommet du clocher, et l'étranger apparaît à ses côtés.

« Femme, lui dit-il, je suis Pierre, évêque de Bayeux, parent de messire de la Brosse; je suis envoyé de la part du roi pour te consulter dans le fameux procès qui occupe en ce moment tous les esprits; j'ai devancé de quelques instans l'abbé de Saint-Denis, afin de connaître seul la vérité, me réservant d'en faire un noble usage. Alors, la femme inspirée se penchant vers l'évêque lui parla tout bas pendant assez long-tems; puis ce dernier l'ayant effrayée par des menaces et gagnée par des promesses, lui fit prêter ce serment: « Je jure devant Dieu et » devant vous, mon père, de ne rien » dévoiler de cet affreux mystère. » En ce moment un autre personnage parut. « Je suis Mathieu, abbé de Saint-Denis, dit-il, je viens de la part de Philippe-le-Hardi pour savoir si la reine est coupable du crime dont on l'accuse. — Dom abbé, dit la sibylle, j'ai dit à l'évêque de Bayeux tout ce que je sais sur cette affaire, et nul ne m'en fera dire davantage.

— *Par Dieu qui me fit, j'en saurai la vérité et à tant ne la lairrai-je mie*, s'écria Philippe en colère, en entendant l'évêque de Bayeux dire que la béguine lui avait défendu de rien révéler, et que ce n'était que sous le secret de la confession qu'elle

lui avait ouvert son cœur, *je ne vous ai pas envoyé pour la confesser.*

L'évêque de Dol et un templier furent de nouveau députés vers l'oracle qui, n'étant plus sous l'influence du parent de messire de la Brosse, répondit de l'innocence de la reine. *Dites au roi, ajouta-t-elle, qu'il ne croie pas les mauvaises paroles qu'on lui dit de sa femme ; car elle est bonne et loyale envers lui, envers tous les siens, de bon cœur et entier.*

Ainsi la vie des accusés dépendait à cette époque du plus ou moins de bravoure ou d'adresse de leurs défenseurs, de la pusillanimité ou bonne foi d'une sibylle, et l'innocent tremblait devant ces ridicules et pitoyables preuves de culpabilité.

Quelque tems après, Pierre de la Brosse fut accusé d'avoir vendu le secret de l'état à l'Espagne ; il fut arrêté, conduit de Vincennes à Paris, jugé, condamné et pendu le jour même au gibet public, en présence des amis de la reine, qu'on soupçonna d'avoir sacrifié la justice à sa vengeance.

Émilie MARCEL.

UNE IDÉE.

« Ne craignez rien, mesdames, je ne veux point ici vous parler métaphysique ni traiter de l'idée dans son essence : à bas la tyrannie de l'idée ! il n'y a pas de gouvernement absolu, militaire ou dévot, qui soit plus despotique que l'idée fixe : c'est le taon qui harcèle le coursier, la mouche qui tourmente le lion, la lame qui use le fourreau : mort à l'idée ! c'est à se briser la tête pour s'en délivrer, je vous jure.

Aussi me garderai-je bien de parler de ce fléau dont, en ce moment, je suis peu tourmenté par bonheur : l'idée dont il s'agit, cet être vague, vaporeux, voltigeant, incorporel, qui passe dans le cer-

veau d'un homme qui dine ou d'un vaudevilliste qui compose, quand il dit : J'ai une idée ! — vous l'attendez : patience ! Mon idée, c'est encore le petit tic nerveux, subit, tressaillant, qui fait qu'une jolie femme, à qui vous demandez la raison d'une action, vous répond sans s'émouvoir : « Eh, mon Dieu ! une idée. — Pourquoi avez-vous joué cent louis au bal, monsieur ? — Une idée. — Pourquoi avez-vous dansé trois contredanses avec votre cousin, mon amie ? — Une idée, mon cher. » Bref, mon idée, le *Courrier des Dames* l'a réalisée et rendue palpable en tête de ses doctes feuilles dans la personne de ce petit lutin ailé, amour, sylphe ou chérubin, qui court la poste sur un papillon, chargé de schalls, d'écharpes, de plumes et de fleurs.

Muni de ce gracieux bagage, notre courrier part : ce ne sont point d'ignobles claquemens de fouets, ni le son des grelots qui annonce son départ de Paris, c'est le léger bourdonnement de la monture, l'*angelica farfalla*, le papillon angélique du Dante, c'est l'ame suivant lui ; suivant nous, c'est cette chrysalide arrivée à la dignité des quatre ailes, qui porte de ville en ville, de pays en pays, les modes de notre grave capitale, angélique papillon s'il en fut. « Silence, ma chère, dit à sa dame de compagnie une jeune femme qui se promène sur le cours solitaire de Nantes ou d'Angers, je viens d'entendre un bourdonnement ; ce doit être le Courrier des Dames. » Elle regarde en l'air et voit en effet le messager au grand galop sur l'invisible route de l'Éther. — Ah ! ah ! l'on porte aujourd'hui les chapeaux de telle sorte... les robes de telle étoffe ; » et elle quitte la promenade pour courir chez sa marchande de modes ou sa couturière.

« Ne sens-tu pas une délicieuse odeur ? dit à son mari une dame qui va et vient tristement dans son parc. — Oui... ce sont les fleurs du parterre. — Non, non, ce ne doit pas être cela. » Elle regarde en

l'air aussi et montre à son mari le Courrier des Dames, chargé de nouvelles coiffures en fleurs. La dame devient gaie et souriante alors, en se coiffant à la mode de Paris.

Voilà, je le répète, quelle est mon idée, et je suis bienheureux que la mode changeante, capricieuse, fantastique, insaisissable, me soit venue en aide pour définir ce sentiment vague, indécis, incertain, qui fait que l'on se crée une idée d'une chose ou d'un homme que l'on n'a jamais vu : disposition malheureuse à coup sûr, car elle expose à de fréquentes déceptions et des illusions cruelles. Telle était la triste position d'esprit de Lucile ***.

Pauvre fille ! de tout elle se faisait une idée : on dit même qu'elle prétendait avoir été très-surprise, quand elle ouvrit les yeux pour la première fois, de ne pas reconnaître son père et sa mère, dont elle s'était fait une idée, une idée innée, à coup sûr. Ecoutez donc, mesdames, si je n'avais pas promis d'être léger et gracieux autant qu'il est en moi, je m'appesantirais et deviendrais sérieux sur ce point... Pourquoi n'aurait-elle pas, en effet, vu son père, et sa mère surtout, avant que de voir les autres ? Pardon, mais j'aime les questions où il y a du mystère.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne fut pas gaie enfant, rien ne la surprenait ni ne la contentait ; elle n'admirait point les fleurs, elle n'aimait point la verdure : la première fois qu'on la conduisit à l'Opéra, elle ne fut point émerveillée. Il faut en conclure qu'avant de naître elle avait vu de plus belles fleurs, de plus belle verdure et qu'elle avait entendu de plus belle musique, conclusion qui nous mènerait encore à de graves déductions si nous ne voulions être légers avant tout : nous pourrions discuter de la métempsychose et nous demander si la malheureuse n'avait pas d'abord été l'ame d'un poète.

L'ame d'un poète ! c'est pour un corps le plus fatal locataire qui existe ; elle le

rend malheureux comme les pierres ; elle n'est jamais chez elle, et va toujours furetant, plongeant ou prenant son essor ici, là, par bas et par haut ; puis elle revient tourmenter ce pauvre corps qui l'a reçue chez lui et épousée. Elle lui fait battre le cœur à lui donner des palpitations, lui commande des gestes à lui rompre le bras, et lui remplit les cases et les plis du cerveau d'images lumineuses et de rayons capables de l'éblouir et de lui causer des vertiges mortels : alors l'œil s'habitue à voir en dedans bien plus beau qu'il ne voit en dehors, et la terre ne lui plaît plus, parce qu'il s'est fait une idée... Logez donc un poète après cela !

Or, je suppose que Lucile avait été poète avant d'être Lucile ***, car ce n'est qu'ainsi que je puis m'expliquer sa tristesse, son désenchantement de tout, et plus elle grandit, plus s'accrut cette disposition. Les plus gracieuses modes que l'on pût imaginer ne la surprenaient jamais, et la première fois qu'elle alla à un bal, elle s'y amusa médiocrement, et dit à sa mère, en sortant : Je m'en étais fait une autre idée.

Elle ne fut pas même stupéfaite devant la mer : il n'y avait que le ciel de nuit qui la tint dans l'admiration.

Le ciel de nuit, disais-je, et aussi un recueil de poésies qui lui tomba entre les mains quand elle avait dix-huit ans : vous le voyez, l'heure approchait pour elle d'un événement dont, il faut l'espérer, elle ne s'était pas fait une idée, car ce serait par trop poétique. Son père et sa mère n'avaient qu'un désir, un bien vif désir, celui de la marier, et ils comptaient avec raison sur ce changement d'état pour la rendre au monde et au bonheur d'ici-bas. Entre autres jeunes gens disponibles, on leur avait signalé un auteur, l'auteur de ce recueil de poésies qu'ils remirent à Lucile pour lui faire commencer la connaissance. Ils n'avaient d'ailleurs jamais vu ce jeune poète et ne savaient de lui que sa réputation de bonne conduite et de talent.

Lucile, qui jusqu'ici ne s'était animée pour rien, s'enthousiasma et prit feu à la lecture de ce recueil. Elle le lisait le matin, le soir, la nuit quand elle se réveillait. Elle savait par cœur tous les vers du volume et se les récitait à voix haute quand elle se promenait dans son jardin à la mystérieuse lueur du ciel étoilé. Alors s'établissait une ravissante harmonie entre la scène, les pensées de Lucile et les vers du poète. Ces rythmes gracieux, ces mètres élégans, ces ames prenaient un corps aux yeux de l'imagination de la rêveuse jeune fille.

Ses parens la voyant ainsi magnétisée par la lecture de ce livre, en furent reconnaissans pour l'auteur et se promirent qu'il serait l'époux de leur enfant, et un soir qu'ils l'entendaient parler avec enthousiasme des œuvres du jeune poète, ils lui annoncèrent qu'elle le verrait le lendemain au soir chez un de leurs amis communs. Lucile rougit à cette nouvelle, rougeur de pudeur et de joie tout ensemble, moitié l'une, moitié l'autre.

Elle ne dormit guère, ou bien ses rêves furent le charmant auteur qu'elle allait voir; enfin, elle se réjouissait, l'imprudente, et ne craignait pas de le voir beaucoup moins beau que dans ses œuvres: oh! non, il devait avoir l'élégance et la souplesse de ses vers. On n'avait pas de si fraîches et si délicates pensées sans des regards délicieux, et la grâce de sa poésie était certainement toujours sur ses lèvres et dans son sourire. Lucile passa toute sa journée à ces riantes créations; enfin, l'heure vint de partir: la jeune fille n'avait plus ses pieds traînants; elle avait des ailes.

On entre dans le salon où déjà étaient

beaucoup de jeunes gens des plus élégans et des plus gracieux. « Oh! il n'est pas là! se dit Lucile; il est bien mieux, sans doute. » Vous pouvez concevoir son impatience. Chaque fois que la porte s'ouvrait, elle tressaillait en se retournant. Comme sa mère l'avait avertie qu'il n'était pas convenable de regarder avec tant d'empressement chaque personne qui entrait, elle se tenait immobile sur sa chaise, quand, à dix heures, la porte s'ouvrit encore. « Voilà l'auteur, se dit-on tout bas.

— Oh!... » s'écria-t-elle; et puis elle regarda dans une glace qui faisait face à la porte. Un jeune homme aux cheveux mal rangés, aux traits gros, aux yeux éteints! une bouche sans grâce et des mouvemens d'une maladresse! Il heurte deux fauteuils et une table de jeu en entrant.

Ah!.... Lucile pousse encore un long soupir, et elle est vieille fille à présent.

Voyez le malheur de se faire une idée.

Ernest FOUINET.

Les artistes et les amateurs ont déjà établi le succès de la *Revue des Peintres*, qui n'est cependant encore qu'à sa deuxième livraison; mais il ne pouvait en être autrement, quand il s'est trouvé un éditeur qui osât offrir aux amis des arts, pour la modique somme de 25 sous, cinq tableaux reproduits, au moyen de la lithographie et de la gravure, par leurs auteurs ou par les premiers dessinateurs et graveurs. La deuxième livraison se compose du *Jubé de l'église de la Madeleine*, à Troyes, par Arnout; de la *Promenade sur l'eau, vue prise à Versailles*, tableau de Lepoitevin; de la *Mascarade*, aquarelle de Gavarni; du *Missel*, par Forest, et d'un *Soleil couchant*, excellent tableau de Roqueplan. La *Revue des Peintres* se trouve maintenant dans les salons les plus élégans.

A ce Numéro sont jointes les planches 1070 et 1071.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

15. Juin 1834.

N.º 1070.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille d'Italie orné de fleurs. Robe en taffetas de
Siam. Canesson en Mousseline brodée.

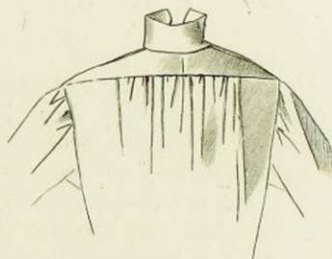
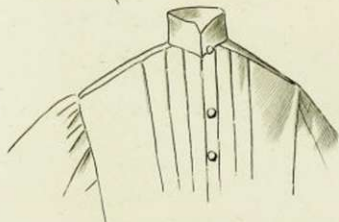
Messrs S. & J. Fuller N.º 34. Rathbone Place, London

Ayuntamiento de Madrid

Modes de Paris.

15 Juin 1834

N° 1071.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N° 21 près le passage de l'Opéra

Coffure en gaze jetée en Bonnet. Chapeau en crêpe noir de Magneti
Capote en gros de Naples. Chemise d'homme façon nouvelle. Plis du dos
montés sur une pièce.

Messrs S. & J. Fuller N° 34 Rathbone Place London.